

# CINÉMA

Par  
**JULIEN GESTER**

**S**cénariste, réalisateur et pour la première fois acteur principal de son septième long métrage, Bruno Podalydès, 54 ans, aura plus que jamais payé de sa personne pour prêter chair à son comique amoureux de la grâce des corps malhabiles et de leurs soliloques névrotiques, dans une odyssée d'aventures à kayak et à deux pas de chez lui qui nous apparaît son plus beau film depuis longtemps. *Libération* l'a rencontré l'avant-veille de la sortie en salles, ce mercredi, de *Comme un avion*.

**On peut trouver une sorte de scène primitive à *Comme un avion* dans le plan de votre premier long métrage, *Dieu seul me voit*, où le personnage, joué par votre frère Denis Podalydès, faisait l'avion nu dans son appartement...**

Ah oui, c'est vrai!

**On pourrait de fait presque croire que vous n'avez cessé de filmer le même personnage, même s'il changeait de nom et était joué hier par votre frère, aujourd'hui par vous, que vous actualiseriez au gré de votre avancée en âge...**

C'est très curieux parce que ce n'est pas du tout conscient. J'avais complètement oublié les avions de *Dieu seul me voit*, de même que j'avais oublié que j'avais accroché un kayak chez le personnage de Denis dans *Bancs publics*. C'est rassurant en un sens, comme si j'avais semé des petites graines sans m'en apercevoir et que le nouveau film avait germé dans le précédent, sans que je sache ce que j'ai planté. J'aime assez l'idée que les scénarios poussent tout seuls en fait. Les idées initiales des projets que j'ai pu tourner remontent toutes à dix ans, ou plus. Je travaille avec des notes très anciennes, que je combine. J'ai très peur de me répéter, c'est une hantise, et là, je suis arrivé au stade où je le sais, alors je ne vais pas faire le malin, tant pis. Je ne peux pas nier la part intime qu'il y a dans chaque film, même si à chaque fois, je me dis: «Au prochain, je tourne la page!» Ce qui est intéressant quand je travaille avec mon frère à l'écriture ou quand il joue le premier rôle, c'est qu'il y a un entre-deux, ce n'est tout à fait ni lui, ni moi.

**Ce personnage qui traverse vos films vient donc de cet espace entre votre frère et vous, de la jointure de vos expériences, vos imaginaires?**

Oui, c'est ça. Il tient aussi de notre père, en fait, qui est assez drôle dans la vie. Denis et moi avons des gestes en commun qui viennent de lui, qui accentuent l'effet de miroir entre nous.

**Comme un avion prolonge *Adieu Berthe*, votre précédent film, sur cette question des multiples trajets amoureux qui traversent une ligne de vie. C'est quelque chose sur lequel vous vouliez revenir?**

Non, mais je vois bien la récurrence de cette «musique» de mes films, sous l'emprise de Bach [citée dans la première scène de *Comme un avion*, *ndlr*], cette idée de plusieurs lignes

qui s'écrivent en même temps, d'avancer en parallèle comme dans la dernière scène du film. Et puis cette question du droit à être plusieurs.

**Et de fait vos personnages, à force de ratiocinations adressées à eux-mêmes, donnent toujours l'impression d'avoir plusieurs voix dans leur tête...**

Ce n'est même pas du monologue mais un doublement... Cette manière de s'exprimer

## INTERVIEW

avec soi-même, comme Denis le faisait dans *Dieu seul me voit*, cela revient très naturellement :

l'autre jour, j'ai dû regarder un bout de mon film et je n'avais pas du tout réalisé que mon personnage parlait autant tout seul. On pourrait penser que c'est un choix, mais en fait non, c'est un élan tellement familier que je ne m'en rends pas compte.

**Qu'est-ce qui vous a poussé à endosser le premier rôle, cette fois?**

Je dis comme une boutade que moi, j'aime le kayak, et pas Denis. Mais c'est peut-être plus profondément parce qu'il y a des gestes que votre frère ne peut pas faire à votre place, l'irréductible moment de pagayer. Cette fois j'avais le sentiment que le coup de pagaie allait donner le rythme du film, le conduire, comme on prend le manche d'un avion. Et ça paraît très simpliste, mais c'est vrai.

**Est-ce qu'il n'y a pas une solitude à porter, comme vous et quelques rares autres tel Pierre Salvadori, un certain idéal de comédie d'auteur en France?**

C'est à la fois très flatteur et un peu écrasant... Je sais que ça me fait du bien de voir les films de Salvadori. C'est un très bon scénariste, sur la mécanique, et en plus je trouve que ses films respirent de plus en plus, j'ai beaucoup de plaisir à voir à quel point il fait entrer la vie dans son écriture. Cela fait du bien, peut-être parce que, comme vous le dites, on serait peu nombreux, mais je ne sais pas si je me pose la



question en ces termes, si je pense très français. Je songe à Nanni Moretti, et ça me fait un bien fou. Le début de *Journal intime* est un geste qui a tellement compté pour moi... **Par un certain esprit de troupe, de famille, on peut rapprocher votre filmographie de celle de Judd Apatow: de film en**

**film, il y a ce même plaisir à retrouver et voir vieillir des acteurs comme Jean-Noël Brouté chez vous ou Martin Starr chez lui, dont la présence ne déborde pourtant jamais le cadre d'un second rôle, voire de la quasi-figuration...**

Sur ce film, j'avais dit à Jean-Noël et Michel

## Bruno Podalydès

«Il y a des gestes que mon frère ne peut pas faire à ma place»



Vuillermoz que je ne les voyais pas comme des personnages secondaires mais d'arrière-plan. Et en vous le disant, je me rends compte que c'est l'arrière-plan du récit, mais aussi l'arrière-plan de mes films. On a le sentiment qu'ils sont là tout le temps, même s'ils ne sont pas filmés. Vous savez, on veut avancer de

rupture en rupture dans cette volonté un peu naïve de se régénérer ou de renaître, mais il faut bien reconnaître que maintenant j'assume un peu plus de remettre une glaviolle dans chacun de mes films, de tourner autour des mêmes choses. Et puis on change tous : mettons que je m'attelle à un film de science-fiction pour vous montrer à quel point je m'attaque à de nouveaux horizons, pendant ce temps-là, les gens qui vous accompagnent eux aussi changent et c'est leur donner une chance de voir et de montrer leur propre transformation. Et je suis trop content de voir Jean-Noël, qui est à mon avis un acteur burlesque trop peu estimé, cogner au marteau sur une pièce de bois, cela me ravit. Je suis en état de frustration permanente de ne pas pouvoir montrer plus de son génie.

**Il y a une modestie très sensible de l'échelle sur laquelle se déploie le film : le personnage est fasciné par l'aviation mais ne veut pas voler, il se voit descendre l'Amazonie mais vogue à deux pas de chez lui, comme s'il s'agissait surtout de laisser les chimères là où elles sont...**

J'aime bien cette idée. Les amis du personnage lui flinguent son rêve au début en lui offrant un baptême de l'air, il perd un peu son rêve dès lors qu'il l'expose. C'est ce qui se produit quand on fait un film, il y a un effet d'épuisement. Je ne retourne pas sur les décors de mes films, ils se sont épuisés. C'est donc presque bizarre d'entreprendre un film en se disant : «Qu'est-ce que je veux tuer cette fois en l'exposant à la lumière?»

**Bruno Podalydès, pagaie luron.**

PHOTO ANNE-FRANÇOISE BRILLOT. WHY NOT

**Proue.** le réalisateur se montre à son meilleur dans «Comme un avion», exquise comédie existentielle dans le sillage de Nanni Moretti.

CRITIQUE

## «Comme un avion», flots artistiques

**Le cinéaste-acteur livre un récit poétique de crise et d'évasion sur fond d'expédition en kayak.**

Par **DIDIER PÉRON**

«Toutes ces choses/ Guidées par une étoile/ Guidées par une étoile/ Première à éclairer la nuit/ Vénus», la sublime chanson de Bashung (texte de Manset) monte doucement sur les dernières images bucoliques de *Comme un avion* et en épouse la douceur ascensionnelle qui superpose une dernière fois la double rêverie de l'eau et du ciel où se réfléchissent les figures de la perte et des retrouvailles, du naufrage et de la joie, de la solitude et de l'harmonie.

Le personnage principal, Michel, quinquagénaire qui ne s'est jamais remis de la lecture de *Vol de nuit* de Saint-Exupéry et de l'héroïsme pionnier de Charles Lindbergh sur son *Spirit of Saint Louis*, ne pilote aucun avion mais se prend soudain de passion pour le kayak. Au point d'en acheter un et de ramer sur le toit de son immeuble à Saint-Cloud.

Pas sportif, non, pas du tout, mais cherchant et trouvant là le véhicule parfait d'un périple qu'il prépare avec le sérieux de l'aventurier qui s'équipe pour une expédition en pirogue aux confins de l'Amazonie. Amené sur le point d'eau par sa femme au volant d'une Smart, Michel paye, le souffle court, et se croit loin, alors même qu'il n'a encore parcouru que 4 kilomètres. Ce lointain de proximité le plonge déjà dans l'exotisme d'une autre vie, celle d'une auberge peuplée de cœurs blessés et d'excéntriques peinturlurés, tous grands buveurs d'absinthe à l'heure de l'apéro. Michel qui ramait à vide chez lui fait plusieurs fois mine de quitter ce bon port mais y revient sans cesse tant il veut s'évader et s'attacher en même temps.

En se donnant enfin le premier rôle qu'il s'est si longtemps refusé, laissant son frère Denis occuper la tête d'affiche, Bruno Podalydès laisse libre cours à

sa fantaisie d'hédoniste maladroit qui semble constamment s'étonner de la tournure des événements ou de la forme d'une bouilloire de camping. En lui le névrosé auto-dépréciatif qui ne s'aime pas en jeune homme déjà vieux, encombré d'un corps plus lourd, n'a pas vaincu l'immature bricoleur à idée fixe qui n'en fait somme toute qu'à sa tête. A deux reprises, au début et vers la fin, il esquisse du bassin un genre de mouvement de hula-hoop, chaque fois il se déclare «*pathétique*», mais la première fois, il s'agit encore du constat morose d'un hétéro blanc houellebecquien alors qu'au bout de la rivière, au fil des rencontres amicales et amoureuses, une autre perspective est possible, une manière de croire encore en quelque chose d'idéal. Même la scène très drôle où, prenant le mauvais bras de la rivière, Michel s'embourbe dans un fossé et se retrouve à flanc de parking de Super U (où il va d'ailleurs s'acheter le Monde et du papier toilette), le caractère navrant d'une épopée irrémédiablement circonscrite aux quadrillages des zones d'activités commerciales géolocalisées n'est de toute évidence pas le sujet de l'acteur-cinéaste qui voit là encore une frontière intéressante à explorer et franchir.

On sent que Bruno Podalydès a aussi imaginé ce récit de crise et d'évasion pour filmer amoureusement, chaleureusement des actrices et se jeter dans leur bras. Sandrine Kiberlain, Agnès Jaoui (que l'on n'avait pas vue aussi rayonnante depuis longtemps) ou Vimala Pons (mais avec elle, intimidé par sa jeunesse, il pose sagement une planche entre eux deux). Alors, «*toutes ces choses*» qu'égrène le film et que le personnage salue, souhaitait bonne nuit aux objets comme il fait aussi la bise aux inconnus de passage, finissent par rentrer en résonance et vibrer d'une même note profondément émouvante. ◀

**COMME UN AVION**  
de BRUNO PODALYDÈS avec  
Bruno Podalydès, Agnès Jaoui,  
Sandrine Kiberlain... 1h45.